

Masculinité et maternage dans *Le vieux chagrin* de Jacques Poulin

Masculinity and Mothering in Jacques Poulin's *Le vieux chagrin*

Isabelle Boisclair

Volume 32, numéro 2 (95), hiver 2007

Féminin/Masculin. Jeux et transformations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/016310ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/016310ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boisclair, I. (2007). Masculinité et maternage dans *Le vieux chagrin* de Jacques Poulin. *Voix et Images*, 32(2), 49–61. <https://doi.org/10.7202/016310ar>

Résumé de l'article

S'appuyant sur les théories du genre (*gender*) et sur les théories féministes matérialistes, l'auteur de cet article soutient que le roman *Le vieux chagrin* (1989) de Jacques Poulin recèle un discours constructiviste sur la parentalité. En mettant en scène un homme qui, pour assumer les tâches du travail affectif (*caring*), se dépouille des schémas virils de l'identité masculine, Poulin révisé aussi bien l'idée d'essence virile que l'association étroite entre féminité et maternage. L'article présente les procédés textuels par lesquels passe cette révision, notamment la réécriture des schémas freudiens, la dissémination des métaphores de la migration (entre masculin et féminin) et la valorisation d'un *ethos* maternant.

MASCULINITÉ ET MATERNAGE DANS *LE VIEUX CHAGRIN* DE JACQUES POULIN ¹

+ + +

ISABELLE BOISCLAIR

Université de Sherbrooke

RÉSUMÉ

S'appuyant sur les théories du genre (*gender*) et sur les théories féministes matérialistes, l'auteure de cet article soutient que le roman *Le vieux chagrin* (1989) de Jacques Poulin recèle un discours constructiviste sur la parentalité. En mettant en scène un homme qui, pour assumer les tâches du travail affectif (*caring*), se dépouille des schémas virils de l'identité masculine, Poulin révisé aussi bien l'idée d'essence virile que l'association étroite entre féminité et maternage. L'article présente les procédés textuels par lesquels passe cette révision, notamment la réécriture des schémas freudiens, la dissémination des métaphores de la migration (entre masculin et féminin) et la valorisation d'un *ethos* maternant.

+ + +

¹ Une première version de cet article a été présentée sous forme de communication au troisième colloque international des recherches féministes francophones, « Ruptures, résistances et utopies », à l'Université Toulouse-Le Mirail, le 17 septembre 2002, une seconde, au colloque de l'Association des littératures canadienne et québécoise, à London (Ontario), en mai 2005. Cet article intègre des éléments de chacune d'entre elles et s'inscrit dans le cadre du projet de recherche que je mène en compagnie de Lori Saint-Martin, « L'identité sexuelle en question dans la fiction québécoise au masculin (1980-2005) », financé par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (2006-2009).

La définition de la paternité, comme celle de la maternité,
est un enjeu des rapports entre les sexes².

Dans son essai *Penser le genre*, Christine Delphy invite à dénaturaliser la maternité et à l'envisager, tout autant que la paternité, «comme idéologie et construction sociale³». Selon Thierry Blöss, «la famille est [...] un domaine où la confusion entre fonction naturelle et fonction sociale des appartenances de sexe est la plus forte, et donc source de stéréotypes particulièrement difficiles à discerner⁴». À la lumière de ces réflexions, je propose une nouvelle lecture du roman *Le vieux chagrin*⁵ de Jacques Poulin. Je postule qu'il s'agit du récit d'un homme qui devient «mère» ou, plus précisément, qui choisit d'assumer des tâches dites maternelles. Remettant en cause l'association entre femme et maternage, le roman de Poulin s'inscrit en faux contre le récit dominant selon lequel seule la femme est habilitée à mater. Selon cette vision traditionnelle des choses, la «capacité d'enfanter, en tant que caractéristique biologique féminine, rendrait naturelle la répartition des tâches en matière de reproduction et de travail, mais aussi les différences de comportement intimes et affectifs entre femmes et hommes⁶». Essentiellement, il s'agit de voir que les dispositifs sociaux actuels rendent possible le fait qu'un homme s'occupe d'un enfant. En effet, à l'heure de la fécondation *in vitro* et des mères porteuses, on peut désormais, selon Françoise Collin et Françoise Laborie, définir trois types de mères : la mère génétique (celle qui fournit l'ovule), la mère utérine (celle qui assume la gestation) et la mère sociale (celle qui élève l'enfant)⁷. À l'encontre des deux premiers types de mère, le rôle de mère sociale n'exige pas d'être assumé par une femme. Un homme peut en effet élever l'enfant, c'est-à-dire assumer la part de maternage dévolue jusqu'à maintenant à la femme. Homme et femme sont ici interchangeables, puisqu'il s'agit d'assumer des tâches d'encadrement, de protection et de prodiguer des soins (*caring*⁸). Dès lors, il est possible d'envisager cette «maternité sociale» comme une «parentalité sociale». La parentalité sociale peut ainsi être assumée indifféremment par un homme ou une femme, un homme et une femme, deux hommes, deux femmes⁹, car il s'agit de mater — terme qui en soi pose

+ + +

2 Irène Jamie et Patrick Simon, «De la paternité, de la maternité et du féminisme : entretien avec Michèle Ferrand», *Mouvements*, n° 31, 2004, p. 45. 3 Christine Delphy, «Préface», *L'ennemi principal*, t. II, *Penser le genre*, Paris, Syllepse, coll. «Nouvelles questions féministes», 2001, p. 33. 4 Thierry Blöss, «L'égalité parentale au cœur des contradictions de la vie privée et des politiques publiques», Thierry Blöss (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Sociologie d'aujourd'hui», 2001, p. 61. 5 Jacques Poulin, *Le vieux chagrin*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 1989. Désormais, les références à ce roman seront indiquées par le sigle VC, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte. 6 Collectif, *Le temps compté de l'égalité. Réflexions féministes*, Lausanne, Collectif Femmes en grève, 1998, p. 23. 7 Helena Hirata, Françoise Laborie, Hélène Le Doaré, Danièle Senotier (dir.), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Politique d'aujourd'hui», 2000, p. 101. 8 Christine Guionnet et Erik Neveu, *Féminins/Masculins. Sociologie du genre*, Armand Colin, coll. «U», 2004, p. 120-121. 9 Sur les questions d'homoparentalité, voir Éric Dubreuil, *Des parents de même sexe*, Paris, Odile Jacob, 1998; Martine Gross, *Homoparentalités, états des lieux*, Paris, Éditions ESF, 2000 et Nathalie Ricard, *Maternités lesbiennes*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2001.

problème¹⁰ — bien plus que d'être mère. Le terme « maternage » renvoie à l'« ensemble des soins apportés aux enfants en bas âge », tandis que « maternel » désigne « ce qui est propre à la mère », sa « tendresse », mais aussi son « rôle », son « comportement ». Le maternel « a rapport à la mère, quant à la filiation, à la relation familiale », et, enfin, il « concerne les mères, considérées du point de vue social¹¹ ». Bref, la dimension relationnelle caractérise la notion de maternel : on est la mère de quelqu'un, on maternelle quelqu'un. Il s'agit donc, selon une formulation d'Erving Goffman, de fournir des « services [...] associés au corps et à la personne¹² », qui impliquent la prise en charge matérielle (nourrir, soigner, vêtir, loger), affective (accueillir, écouter, consoler) et « mentale¹³ » (prévoir la gestion des besoins, etc.).

Le roman de Poulin met justement en scène cette forme de parentalité sociale. Un homme prodigue des soins à un enfant et joue ainsi un rôle normalement attribué à la mère. Jim prend en charge la Petite en la logeant, la nourrissant, en l'accueillant et en l'écoulant. Mais s'il est aisé pour Jim d'assumer la prise en charge matérielle de la Petite, puisqu'il est déjà autonome sur ce plan, il n'en est pas de même pour la prise en charge affective : son éducation masculine ne l'a nullement préparé à cette tâche. Il devra donc être initié aux rôles maternels relatifs à l'affect. Le roman illustre cette initiation en présentant l'itinéraire de Jim, de la défalcation du masculin à l'apprentissage du féminin — migrant ainsi d'un genre sexuel à l'autre — pour prendre soin d'un enfant : cette trajectoire est celle d'un homme qui devient mère, ou, dit autrement, qui assume les tâches ayant longtemps identifié celle-ci.

Jim, le narrateur, est écrivain. Il commente une période apparemment banale de son existence : un été où il est à écrire un roman. Les événements de sa vie et la rédaction de son roman, esthétique postmoderne oblige¹⁴, se répercutent l'un dans l'autre. Sa vie est troublée par de multiples parasites, venant tour à tour bousculer son quotidien et questionner les développements du récit auquel il tente de donner forme. Jim évoque tantôt les chats qui partagent sa maisonnée, tantôt les arbres près de sa maison qui abritent une nichée de tamias, les joutes de tennis avec son frère, sa récente séparation d'avec sa femme et l'histoire de la maison qu'il habite. Celle-ci, où il a passé son enfance — c'est-à-dire la maison « paternelle » —, fut jadis démenagée d'une rive à l'autre du fleuve Saint-Laurent. Ces micro-récits sont autant de variations autour du thème de la famille. L'intrigue principale du roman se construit quant à elle autour de l'irruption de trois personnages féminins dans la vie de Jim.

+ + +

10 En effet, il faudra éventuellement inventer de nouveaux mots pour défaire les associations sexuées. Le terme « maternage », dont la déclinaison met l'accent sur la fonction ou la tâche, va dans ce sens, mais sa racine l'assimile encore étroitement à la mère. Le terme *caring*, difficilement traduisible en un seul mot, désigne bien ce dont il est question, le « soin à autrui », tout en détachant la fonction du sexe de la personne qui l'assume. Des théoriciennes françaises l'utilisent tel quel (Christine Guionnet et Erik Neveu, *op. cit.*, p. 120). 11 Alain Rey (dir.), *Le grand Robert*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1994, p. 1366-1377. 12 Erving Goffman, *L'arrangement des sexes*, traduit de l'anglais par Hervé Maury, présenté par Claude Zaidman, Paris, La dispute, coll. « Le genre du monde », 2002, p. 83. Je renvoie également à Colette Guillaumin (*Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté-femmes éditions, 1992, p. 28-29), qui parle de « la charge physique des membres du groupe ». 13 Irène Jamie et Patrick Simon, *loc. cit.*, p. 49. 14 Janet Paterson, « *Le vieux chagrin*, une histoire de chats ? Ou comment déconstruire le postmoderne », Louise Milot et Jaap Lintvelt (dir.), *Le roman québécois depuis 1960. Méthodes et analyses*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1992, p. 181-193.

Arrive d'abord une certaine Marika (ou Marie K.), qui se serait installée dans une grotte non loin de chez lui — le conditionnel est de mise car le mystère subsiste autour de ce personnage. Survient ensuite Bungalow, une femme qui, « après vingt ans de bons et loyaux services » (VC, 37) maternels, a quitté le foyer familial pour endosser de nouveaux rôles : elle fonde une maison de femmes dans le Vieux-Québec. Enfin, la Petite, une adolescente à la recherche de ses parents biologiques, entre dans l'existence de Jim et emménage chez lui. À la fin du roman, Jim adopte la Petite.

Vu ainsi, le récit raconte le devenir-parent d'un homme seul. En postulant que ce devenir-parent est davantage un devenir-mère qu'un devenir-père, malgré l'identité sexuelle du personnage, je veux suggérer que la parentalité vécue par Jim se rapproche beaucoup plus de l'idée qu'on se fait de la maternité que de la paternité¹⁵. En effet, cette parentalité est tout entière placée sous le signe de l'affect. Mais pour assumer ces tâches maternelles, le personnage masculin devra revoir son parcours identitaire et, dans un double mouvement de défalcation et d'intégration, se reconstruire. D'une part, Jim se défait des traits identitaires masculins l'assimilant aux séducteurs/prédateurs sexuels — le roman suggère cette idée en multipliant les figures du prédateur (notamment le premier père adoptif de la Petite, qui a abusé d'elle) —, d'autre part, il intègre les traits associés aux femmes et enseignés aux filles par leur mère. Ce double jeu de dissociation du masculin et d'identification au féminin, contraire à ce qui est socialement prescrit aux hommes¹⁶, mène le personnage à un désapprentissage — pour quitter le rivage du masculin — aussi bien qu'à un apprentissage — pour aborder la rive du féminin, mouvement à l'origine d'une métaphore centrale du roman, celle du déplacement de la maison.

Pour signifier ce devenir-mère, le récit dispose plusieurs volets, qui constitueront les jalons de ma démonstration. D'abord, je m'arrêterai sur plusieurs scènes associant Jim au féminin. Je montrerai ensuite la présence de plusieurs figures masculines résolument traditionnelles contrastant avec l'identité de Jim. Puis, je relèverai plusieurs métaphores de la migration, qui invitent à lire ces identifications contradictoires comme résultant d'un mouvement migratoire : Jim migrerait. Enfin, je me pencherai sur un dernier motif, celui de la famille, qui, conjugué à ce dispositif qui problématise le genre et la possibilité de migrer du masculin vers le féminin, permet l'interprétation du devenir-mère de Jim.

Je ne considérerai donc pas ici la quête du double ou de l'autre-féminin, d'abord parce que d'autres chercheurs s'y sont déjà intéressés¹⁷, mais aussi parce

+ + +

15 Certes, la dissémination importante, dans le roman, du *topos* de l'homme qui fait les cent pas (VC, 11, 23, 24, 28, 38, 99), figurant l'homme attendant durant l'accouchement de « sa femme », assimile Jim au masculin. Selon la perspective que j'adopte, ce motif consoliderait le thème de la famille comme problématique cardinale du roman et le devenir-parent de Jim comme déterminant de sa trajectoire, tout en accompagnant un dispositif l'assimilant au féminin. 16 Sur l'inculcation, on consultera avec profit Bernard Lahire, « Héritages sexuels : incorporation des habitudes et des croyances », Thierry Blöss (dir.), *op. cit.*, p. 9-25, et Sabine Prokhoris, *Le sexe prescrit. La différence sexuelle en question*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2000. 17 Je renvoie spécifiquement à Paula Ann Roberts, « La dualité dans l'œuvre de Jacques Poulin », thèse de doctorat, Université de Toronto, 1997, 285 f. ; Jaap Lintvelt, « Le double thématique et narratif dans *Le vieux chagrin* de Jacques Poulin », *Dalhousie French Studies*, vol. 23, 1992, p. 87-96 ; Roseline Tremblay, « *Le vieux chagrin* de Jacques Poulin :

que la perspective que je propose fournit une nouvelle piste d'interprétation quant au « mystère » maintes fois soulevé du personnage de Marie K.

Deux études particulières suggéraient déjà le devenir-parent de Jim, mais sans envisager la parentalité en lien avec le devenir-femme et le maternage. La première est l'étude de Janet M. Paterson¹⁸, selon laquelle la relation entre Jim et la Petite aurait une connotation incestueuse. Dans la seconde étude, Jean-Pierre Lapointe posait cette question : « Jim pourra-t-il être père et mère pour sa fille adoptive¹⁹ ? » En répondant par l'affirmative et en montrant qu'il assume surtout le rôle de mère, je veux souligner ce qu'une lecture alimentée par les théories du genre (« gender ») peut apporter de nouveau.

ASSOCIATION DE JIM AU FÉMININ : RÉÉCRITURE DES PARTITIONS

Une première scène suggérant le passage du masculin vers le féminin de Jim²⁰ est celle où il se remémore un événement survenu alors qu'il était enfant. Selon certaines écoles interprétatives (notamment la psychanalyse jungienne), la scène de la jeune fille qui se blesse et saigne, récurrente dans les contes de fées, métaphoriserait les premières menstrues, et, par là, le devenir-femme de la jeune enfant²¹. Poulin réécrit cette scène en substituant à la petite fille un protagoniste masculin. Jim narre à ce moment son plus lointain souvenir d'enfance : « [J]e tombai [...] heurtant mon genou gauche contre une roche pointue, et je m'infligeai une profonde entaille au-dessus de la rotule. J'avais la jambe couverte de sang lorsque mon père, averti en toute hâte, me prit dans ses bras pour me ramener chez nous. » (VC, 58) Cette scène identifie le petit Jim à une fillette notamment par le motif des menstruations, actualisé par la blessure et le sang coulant sur la jambe, et par l'assimilation de Jim à une princesse dans les bras d'un prince qui est personnifié par le père. Cette assimilation du père au prince convoque par ailleurs le schéma œdipien établi par Sigmund Freud, référence qui démontre que le petit Jim occupe la place de la fille.

Le schéma œdipien est également au cœur de la scène primitive autour de laquelle s'élabore le deuxième épisode associant Jim au féminin. Telle que conceptualisée par Freud, la scène primitive est « celle où l'enfant se voit assister à des

+ + +

l'écrivain de l'entre-deux», *Québec Studies*, n° 38, 2004/2005, p. 37-46. Voir enfin le mémoire de maîtrise de Brigitte Pilote (« Représentation de l'identité masculine dans deux romans québécois : *Le fou du père* de Robert Lalonde et *Le vieux chagrin* de Jacques Poulin », Université du Québec à Montréal, 1994, 123 f.) sur la conception constructiviste de l'identité qui émane du roman de Poulin, et à laquelle je souscris. **18** Janet M. Paterson, *loc. cit.* **19** Jean-Pierre Lapointe, « Narcisse travesti. L'altérité des sexes chez trois romanciers québécois contemporains », *Voix et Images*, vol. 18, n° 1, 1992, p. 24. **20** Jean-Pierre Lapointe avait noté le « principe féminisant » (*loc. cit.*, p. 12) qui colore la trajectoire de Jim. Il montre aussi plusieurs lieux où le féminin est diffusé dans le roman, auxquels on pourrait ajouter le chapitre « Un rêve d'amour » (VC, 127-129), une réponse à la quête de l'amour qui taraude Jim depuis le début du roman. Or, ce rêve met en scène la mère. Lapointe note également « que le narrateur [...] cherche à libérer et accueillir la part féminine de son être » (*loc. cit.*, p. 14). **21** Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, traduit de l'anglais par Théo Carlier, Paris, Robert Laffont, 1976, p. 290 et suivantes.

rapports sexuels de ses parents, soit qu'il les ait observés réellement, soit qu'il se les ait représentés sur un mode fantasmatique²²». L'enfant, lorsqu'il voit — ou imagine — ses parents en train de faire l'amour, perçoit l'acte «comme un affrontement, un combat entre les parents, où le père jouerait un rôle sadique²³». S'ensuivrait un phénomène d'«identification aux partenaires²⁴». Sans insister sur la justification de l'agressivité masculine²⁵ que ce discours a pu produire historiquement, arrêtons-nous au mécanisme d'identification. Ainsi, lorsqu'une petite fille assiste à une telle scène ou se la représente, elle s'identifie à la femme et introjecte sa victimisation future lors de l'acte sexuel. Si c'est un petit garçon, il s'identifie à l'homme et incorpore le rôle d'«agresseur». C'est le programme que réaliserait une adhésion/identification inconsciente à ce schéma.

S'appropriant la scène primitive comme matériau hypotextuel, Poulin opère plus d'un déplacement en la réécrivant. Dans cette nouvelle scène, Jim et Bungalow sont dans la cuisine et la Petite est sous la douche. La jeune fille appelle Bungalow, qui va la rejoindre. Resté seul, Jim demeure tout «*imprégné de la présence de Bungalow*²⁶» (VC, 77 ; je souligne) : «Elle était toujours dans la salle de bains, d'où venaient à présent *des murmures, des chuchotements, des frottements, des rires étouffés, de petits cris...* Puis la voix de la Petite s'éleva : — Est-ce que l'écrivain pourrait venir nous voir ? » (VC, 78 ; je souligne) Jim répond à l'invitation :

En entrant dans la salle de bains, je vis que Bungalow avait laissé ses chaussures au milieu de la pièce. Elle était dans la douche avec la Petite, qu'elle tenait enveloppée dans une serviette. C'était une très grande serviette de bain, sur laquelle on voyait un lion qui avait l'air aussi doux qu'un chat²⁷ ; il ressemblait d'ailleurs à Chagrin. La Petite disparaissait presque sous la serviette : on apercevait seulement ses cheveux ébouriffés et un œil qui émergeaient par le haut. Bungalow, appuyée au mur de céramique bleue dans un coin de la douche, entourait la Petite de ses bras et lui frottait doucement le dos et le haut des fesses. La Petite leva un peu la tête. — Viens ! dit-elle d'une voix très faible. J'avancai jusqu'au milieu de la pièce. — Viens plus près, dit-elle. Je m'approchai encore et elle me demanda d'entrer dans la douche, ce que je fis après avoir retiré mes running shoes. Il faisait très chaud dans la salle de bains. — Il faut que tu regardes bien, dit la Petite. — Bien sûr, dis-je. Mais pourquoi ? — Pour voir comment on fait pour me frotter le dos, dit-elle. La

+ + +

22 Jean-Claude Sempé, «Scène primitive», *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Albin Michel/Encyclopædia Universalis, coll. «Encyclopædia Universalis», 1997, p. 764. 23 *Ibid.* 24 *Ibid.* 25 «Les formes de violences dont sont plus spécifiquement victimes les femmes (harcèlement sexuel, violences domestiques, viol) sont non seulement tolérées mais profondément intériorisées dans nos représentations. Depuis l'enfance, chaque fille, chaque garçon a appris qu'une femme devra toujours affronter des risques d'abus et de violences du simple fait qu'elle est femme. Tous deux ont également appris que le sexe masculin peut aussi être utilisé comme une arme à l'encontre des femmes.» (Collectif, *Le temps compté de l'égalité*, op. cit., p. 31) 26 «Pour passer le temps ou pour je ne sais quelle autre raison, je me mis à imaginer qu'elle était encore avec moi, que ses bras étaient encore serrés autour de mes épaules [...]» (VC, 77 ; je souligne). Les notions d'imprégnation et de fusion qui colorent cet extrait enchérissent l'hypothèse de l'identification à la mère. 27 Ce micro-motif, opérant un glissement de «prédateur» à «inoffensif», fait écho à la transformation de Jim, délaissant les schèmes identitaires masculins pour mieux endosser ceux du féminin.

Petite reposa sa tête sur la poitrine de Bungalow, et de nouveau je ne vis plus que ses cheveux en désordre qui dépassaient de la serviette. Je l'entendais ronronner comme un chat tandis que la femme la serrait contre elle et lui frottait le dos (VC, 78-79).

Assistant à cette scène, Jim s'identifie à Bungalow, ce qui lui permettra par la suite de la remplacer, plutôt que de l'initier aux rôles sexués²⁸ : la scène l'initie au rôle maternel. Ainsi la scène primitive est-elle réécrite et détournée pour servir non plus l'identification d'un enfant qui doit intégrer les schèmes du comportement sexuel hétéronormatif en s'identifiant à une personne du même sexe, mais bien celle d'un homme qui est invité à apprendre d'une femme les schèmes du comportement maternel. Ce détournement de la fable, du sexuel vers l'affectif, est majeur. Or, Jim est précisément préoccupé par ce déplacement du sexuel vers l'affectif dans son roman. Les personnages de son récit explorent « des façons nouvelles de communiquer entre eux » (VC, 85) : « En quoi consistaient ces façons nouvelles [se demande l'écrivain-narrateur], je l'ignorais complètement. Je devinais qu'elles ne devaient pas être du domaine de la sexualité : elles devaient être différentes, inédites et originales. » (VC, 85) La philosophe féministe Judith Butler nous rappelle que « les normes sociales qui constituent notre existence sont porteuses de désirs qui ne sont pas fondateurs de notre individualité²⁹ ». Les désirs associés aux hommes par la culture (notamment le caractère irrépessible de leur sexualité) ne seraient donc pas innés. Dès lors, un travail supplémentaire est nécessaire pour échapper aux formes dominantes et inventer les siennes. Jim se livre à un tel exercice, tout comme Poulin, par la réécriture du schéma freudien.

LES FIGURES MASCULINES : CONTRASTES ET GLISSEMENTS

Ces scènes qui suggèrent l'identification de Jim au féminin et au maternel sont renforcées par la mise en place de figures masculines traditionnelles présentées dans leur acception de séducteurs/chasseurs/prédateurs. Ces figures servent de repoussoirs à Jim, ou du moins de schémas négatifs, puisqu'il est incapable de s'y identifier. J'en souligne ici deux : le chat, prénommé Chagrin, et Ernest Hemingway.

Chagrin est présenté comme un irréductible pourchasseur de femelles³⁰. Il laisse partout une odeur insupportable de mâle s'appropriant tout le territoire, en opposition à la sensibilité de Jim. Alors que celui-ci espère la venue de l'inconnue fantasmatique de la grotte, qu'il imagine en amoureuse — inspiré en cela par les

+ + +

²⁸ Le désir de l'enfant de prendre la place du parent du même sexe est un élément constitutif de la scène primitive freudienne, consolidant l'Œdipe (Jean-Claude Sempé, *op. cit.* p. 764, voir note 22). ²⁹ Judith Butler, « Faire et défaire le genre », traduit de l'anglais par Marie Ploux, *Le passant ordinaire. Revue internationale de création et de pensée critique*, n° 50, 2004, p. 83. ³⁰ Le texte suggère que Chagrin pourrait bien être le père des chatons de Vitamine. « Vitamine, une chatte blanche qui avait souvent des petits » (VC, 18) ; « le vieux Chagrin [...] poursuivait Vitamine avec beaucoup d'entrain » (VC, 30) ; « [l]a belle Vitamine, qui venait d'avoir une portée de trois chatons tigrés, se confinait à la cave avec le vieux Chagrin » (VC, 104).

scénarios dominant de la rencontre hétérosexuelle —, il aperçoit une personne en imperméable se diriger vers sa maison. Or, à ce moment, la maison empest l'urine de chat. La réaction de Jim ne se fait pas attendre : « En un bond, je fus dans la salle de bains. J'attrapai la canette de Florient [...] et, me plaçant à l'entrée de la cuisine, je vaporisai un long jet parfumé à la lavande en direction de Chagrin et quatre jets plus brefs en direction des quatre coins de la pièce. » (VC, 34) Visiblement, l'odeur du mâle dérange Jim, et il la masque (à l'aide de *jets*) d'une odeur bien moins virile.

Hemingway est également évoqué, tantôt en séducteur, tantôt en chasseur. Jim se remémore une photo sur laquelle l'écrivain porte une « veste de chasse, un ceinturon bourré de cartouches et un fusil à double canon sous le bras, et [pose] fièrement à côté d'un buffle abattu durant un safari » (VC, 100). Si, en tant qu'écrivain, Jim s'identifie à Hemingway, il ne se reconnaît cependant pas dans cette image virile. Mais, à l'instar du lion « qui avait l'air aussi doux qu'un chat » (VC, 78), cette posture d'Hemingway en prédateur est déboutée par une anecdote rapportée par Jim, illustrant encore une fois le passage d'une virilité destructrice vers le *caring* : un jour, Hemingway « rate » un hibou qu'il voulait tuer, puis il choisit de le soigner (VC, 101). Ainsi, même le mâle le plus mâle peut faire taire le prédateur en lui. À ce titre, Hemingway illustrerait la possibilité qu'un homme puisse afficher des comportements associés au féminin. De ce glissement résultent des modèles identitaires composites, transitoires, moins univoques que les métarécits du genre ne les ont façonnés³¹.

MÉTAPHORES DE LA MIGRATION

La multiplication de métaphores qui disséminent ce processus de glissement, de migration, de traversée consolide l'idée que Jim migre du masculin vers le féminin. La plus significative de ces métaphores est certainement celle du déménagement, lors de l'enfance de Jim³², de la maison familiale de la rive nord vers la rive sud du fleuve, d'un village à un lieu isolé.

Une autre déclinaison de la migration est importante, celle accomplie par le personnage de Bungalow (notons au passage qu'elle porte le nom d'un type de maison). Celle-ci a en effet délaissé le maternage pour assumer le « paternage ». Tout en enseignant à Jim le maternage comme un héritage qu'elle lui lègue, Bungalow se déleste de ce rôle féminin et arbore de plus en plus de traits traditionnellement masculins : elle « port[e] des jeans et des bottes de caoutchouc noir » (VC, 34) et assume des tâches masculines (c'est elle qui répare le toit de la maison). De plus, elle

+ + +

31 La mise en place, dans le récit, d'une figure féminine en chasserresse, en la « personne » de la chatte Vitamine qui a « un instinct de chasseuse très développé » (VC, 19) va dans le même sens. 32 « C'était la maison de mon enfance. Bien des années auparavant, elle avait fait partie du village de Cap-Rouge. Mon père l'avait fait déménager dans la baie, où il n'y avait personne, parce qu'il voulait avoir la paix. Elle avait été mise sur une embarcation à fond plat, moitié radeau, moitié barge, et elle avait été transportée de l'autre côté du fleuve et installée au milieu de la baie [...]. J'étais tout petit à cette époque » (VC, 10-11 ; je souligne).

possède une maison de femmes dans le Vieux-Québec. Or, le statut de propriétaire, en plus d'avoir été longtemps l'apanage des hommes, était étroitement lié à celui de père de famille³³. Ce parcours migratoire constitue l'antithèse de celui de Jim ; tandis que celui-ci figure un homme féminin qui accueille un enfant, le personnage de Bungalow illustre une femme masculine qui a laissé ses enfants³⁴.

Le roman recèle plusieurs autres motifs liés à la migration. Par exemple, les bateaux (tant le voilier ancré dans la baie que le traversier Québec-Lévis) et le camion Volks s'apparentent à des maisons *mobiles* effectuant de multiples allers-retours. Il en va de même des nombreux passages où Jim fait les cent pas. Enfin, de façon plus générale, le texte abonde en illustrations bivalentes : les références intertextuelles nous amènent de Hemingway (VC, 24) à Colette (VC, 32), et les indications entre le haut et le bas sont abondantes, « entre deux livres » (VC, 73), entre les deux rives, entre la maison et la caverne, entre la cave et le grenier, entre la gauche et la droite, entre la fiction et la réalité, entre le père et la mère. Cette oscillation maintes fois réitérée surdétermine l'idée de migration du masculin vers le féminin. Enfin, ce dispositif (composé des associations de Jim au féminin, des illustrations des figures viriles repoussoirs et des motifs de la migration) s'accompagne de la dissémination de nombreuses déclinaisons du motif de la famille.

LA FAMILLE

Le motif de la famille, surmultiplié, s'actualise d'abord à travers les références au père, à la mère de Jim et à la présence de son frère, mais également par l'évocation des situations familiales de Bungalow et de la Petite. Celle-ci en a même deux, sa famille « biologique », sans tendresse, d'une grande pauvreté affective, et sa famille adoptive, composée d'un père agresseur sexuel et d'une mère soumise. En outre, le roman met en scène les familles des chats gravitant autour de Jim, des suisses occupant son environnement, de Schéhérazade et aussi celle créée par les femmes dans le Vieux-Québec. Enfin et surtout, le récit se clôt sur la formation d'une nouvelle famille, celle qui résulte de l'adoption de la Petite par Jim. Cette importante dissémination de la famille et sa situation en clôture atteste qu'il s'agit d'un motif-clé dans l'économie globale du récit.

Si ce n'était du premier dispositif, dont la triple articulation suggère le glissement du masculin vers le féminin de Jim, on pourrait simplement conclure que Jim devient le père de la Petite. Mais en plus des multiples illustrations du devenir-femme de Jim déjà évoquées, deux détails empêchent, à mon avis, cette interprétation³⁵.

+ + +

³³ Voir à ce propos Pierre Bourdieu (avec la collaboration de Salah Bouhedja, Rosine Christin et Claire Givry), « Un placement de père de famille. La maison individuelle : spécificité du produit et logique du champ de production », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°s 81-82, 1990, p. 6-35. ³⁴ Les indications textuelles, sans être précises, laissent entendre qu'au moment de son départ, ses enfants sont adolescents. ³⁵ Sans compter les mauvaises expériences de la Petite avec ses pères passés. Son père adoptif a abusé d'elle, son père biologique la regardait « comme les hommes regardent les femmes » (VC, 136) — le contexte suggère qu'il

D'abord, Jim ne lui donne pas son nom³⁶, ce qui, historiquement, fondait la paternité³⁷. Ensuite, il ne s'agit pas d'une adoption légale. En effet, en guise de procédure, Jim écrit simplement sur un bout de papier : « Chère petite, je t'adopte. » (VC, 156) Il s'agit là d'un geste non juridique, donc littéralement hors-la-loi (*a fortiori* hors la loi-du-père, dont la transmission du nom est le symbole). Ce geste se réalise par l'écriture ; il met donc à l'avant-plan la portée performative de cet acte, et, par-delà, la dimension performative de la parentalité elle-même, s'opposant du même coup à sa version institutionnelle, historiquement configurée par le patriarcat³⁸. S'y ajoutent encore les nombreuses références à une *éthique* maternelle — ou mater-nante —, notamment ce passage où il est question de l'avènement, par l'écriture, d'un monde de paix (VC, 139), ou encore l'évocation des berceuses chantées par la mère³⁹ (VC, 79, 154).

Maints autres passages significatifs en ce sens pourraient être cités, dont l'allusion relative à une « entr[ée] dans un Nouveau Monde » (VC, 109). La féminisation de ce Monde, contrairement à l'Ancien placé sous le signe du masculin-patriarcal, transparaît dans une scène où, en rêve, Jim est avec une femme et qu'ils ne font pas l'amour : le narrateur affirme savoir qu'ils ne peuvent « être mieux qu'en ce moment » (VC, 129). En plus d'instaurer de nouveaux rapports hommes-femmes, non fondés exclusivement sur la rencontre sexuelle — cette rencontre ayant longtemps été ordonnée selon l'expression exclusive du désir masculin —, Jacques Poulin déconstruit ici le mythe du caractère irrépissable du désir masculin.

Au-delà du fait que Jim porte le titre de père ou de mère, il faut considérer la particularité du rapport établi entre un homme d'âge mûr et une fille jeune. Il s'agit d'un rapport parental, là où prend plutôt forme, habituellement, un rapport de séduction⁴⁰. Cette relation incite Jim à redéfinir son rôle : de séducteur, il devient maternant. Car la parentalité résulte d'une situation relationnelle, fondée sur l'expérience « d'être des adultes vis-à-vis des enfants⁴¹ ». À ce titre, elle implique peu l'identité sexuée. Mais nous sommes toujours les héritiers des rôles sexués forgés par l'histoire... Si je suggère que Jim devient la mère de la Petite, c'est

+ + +

s'agit de mépris — et le narrateur ajoute que « dans le domaine de l'agressivité et du besoin de tendresse, elle avait une longue expérience » (VC, 139). C'est donc dire qu'elle a bien plus besoin d'une mère que d'un père ou alors, d'un nouveau modèle de père, puisque les pères tels qu'elle les connaît sont malveillants et non responsables. **36** La portée de cette non-assignation du nom de famille est elle-même soutenue par son absence chez tous les personnages, y compris et surtout celui de Marie K. que Jim transforme en Marika. En la nommant Marika, il se déleste de ses privilèges reliés à la transmission du nom tout autant qu'il la soustrait à l'économie patriarcale. **37** Selon Michèle Ferrand (Irène Jamie et Patrick Simon, *loc. cit.*, p. 47), la nouvelle paternité « ne passe plus par le fait d'avoir un héritier mais par le fait d'être un père — paternant ou maternant ». **38** Là-dessus, voir Kate Millett, *La politique du mâle*, traduit de l'anglais par Elisabeth Gille, Paris, Stock/Opera Mundi, coll. « Points/Actuels », 1971 [1969], notamment le deuxième chapitre. **39** Ce passage où il est question « des mots doux à l'oreille dans la langue universelle des mères poules » (VC, 79) évoque moins littéralement une berceuse que ce que Julia Kristeva (*La révolution du langage poétique*, Paris, Éditions du Seuil, 1974, p. 22-25) a formulé en termes de « "chora" sémiotique », soit une articulation précédant le langage symbolique, où le langage est immergé dans la musicalité, et placé sous l'ordre de l'affect. Ce régime pulsionnel serait à rapprocher du maternel. **40** Ce qui fait du *Vieux chagrin* le récit antithétique du *Lolita* de Vladimir Nabokov, Paris, The Olympia Press, 1955. **41** Christine Delphy, « Libération des femmes ou droits corporatistes des mères ? », *op. cit.*, p. 110.

précisément pour mettre en exergue qu'il endosse les rôles historiquement dévolus à la femme-mère, dérangeant ainsi l'ordre du genre.

UN ÉTHOS MATERNANT

Au début du roman, Jim s'introduit dans la caverne « en se faufilant par une brèche très étroite » (VC, 9). Il a alors l'impression d'avoir « violé l'intimité » (VC, 11) de la personne s'y étant installée. Cette métaphore de l'entrée dans un monde (voire un corps) féminin est presque trop simpliste. Dans ce contexte cependant, le « viol » qu'a l'impression de commettre Jim ne repose pas sur l'appropriation du corps de l'autre, mais concerne plutôt « l'intimité », comme le dit le texte (VC, 11) : c'est un éthos féminin que Jim s'approprie. De là, il plonge en lui-même et finit par accepter qu'il puisse prendre soin de la Petite.

En mettant l'accent sur le rapport à l'Autre, l'incipit et l'excipit — l'ouverture sur le mode interrogatif, la clôture sur le mode affirmatif —, centrent le roman sur cette problématique de l'*adoption*, par les hommes, d'une posture bienveillante et altruiste. La trajectoire accomplie par Jim prend alors tout son sens : lors de l'ouverture, Jim cherche quelqu'une sans la voir alors qu'à la fin du roman, sa relation avec la Petite recompose son identité. Lorsqu'il se pense séducteur et agit en tant que tel, la situation achoppe ; lorsqu'il envisage le rôle de parent, elle donne lieu à une réalisation effective. Ainsi vue, Marie K. serait précisément la Petite, s'étant d'abord installée dans la caverne avant d'investir la maison de Jim. D'abord mystifié par les rôles obligés de la condition masculine, Jim imagine l'autre en amoureuse, comme s'il s'agissait de l'unique relation concevable entre un homme et une femme. À cette relation, Poulin en substitue une autre, en associant « homme » et « maternage ». Jim transgresse donc les rôles de genre dans la parentalité. Par ailleurs, cette hypothèse de lecture voulant que la Petite soit Marie K. explique nombre de scènes autrement difficiles à comprendre — par exemple l'embarras des proches de Jim (notamment son frère et Bungalow), qui semblent se demander à quoi joue Jim, étant donné l'évidence.

Cette lecture dénoue même une aporie⁴², à savoir l'éventuelle ambiguïté de la relation entre Jim et la Petite, soit l'hypothétique dimension incestueuse⁴³ de leur rapport. Puisque Jim parvient à reléguer en arrière-plan aussi bien l'impératif de séduction que l'obligation de la consommation de l'acte sexuel qui définit l'horizon des rapports hommes-femmes, la relation qu'il noue avec la Petite n'est pas ambiguë. Parce que Jim adopte un comportement plus maternel que paternel, la Petite est rassurée et l'adoption peut avoir lieu.

+

+ + +

⁴² Voir l'article de Lori Saint-Martin dans le présent dossier. ⁴³ Ainsi que le suggérait Janet Paterson, *loc. cit.*

Il est difficile de changer le modèle, mais cela n'est pas impossible. Une raison objective permet de le postuler : cette construction mentale s'est construite en fonction des connaissances et des moyens d'observation des humains des origines⁴⁴.

Poulin déconstruit les métarécits patriarcaux par la réécriture de deux scènes : la scène primitive de Freud et celle symbolisant les menstrues dans les contes de fées. En plaçant au centre de ces scènes un homme, ainsi qu'en multipliant les métaphores de la migration et de la famille, Poulin questionne la socialisation masculine qui fait l'économie des enseignements de l'affect. Enfin, il construit un récit où l'homme endosse le féminin pour intégrer en lui des aspects du maternel. Ce faisant, il invite à réécrire les partitions identitaires figées que proposent les métarécits.

Même si, à travers la trajectoire de Jim, le masculin semble parfois dévalué au profit du féminin, il n'est pas dévalorisé en soi, mais uniquement aux yeux du personnage de Jim, et seulement en regard des comportements liés à la séduction, au rapport à l'autre-féminin. En effet, les autres personnages masculins ne sont pas rabaissés, au contraire : Hemingway est objet de vénération malgré sa réputation de séducteur-*macho*-chasseur, peut-être parce qu'il sait également se montrer sensible. Ainsi, le dispositif fictionnel ne questionne pas tout l'échafaudage du genre mais surtout, à travers lui, le mythe du caractère irrépressible de la sexualité masculine qui confine les hommes à l'identité de séducteur-consommateur.

Au-delà de ces identités sexuées redéfinies, se dessinent de nouveaux rapports⁴⁵. Ici, Poulin propose un rapport homme-jeune fille fondé sur la mise en veilleuse de la virilité et sur la prise en charge de l'affect (*caring*) ; une relation homme-femme non médiatisée par l'érotique. En annulant la potentialité qui fait de l'homme un consommateur de la femme, voire un prédateur, Poulin lui permet d'exprimer une autre posture relationnelle. Mieux, il abolit carrément le schéma prédateur/proie, qu'il remplace par des sentiments bienveillants. C'est à cette éthique du soin que nous convie *Le vieux chagrin*.

Ainsi, le roman nous indique que la parentalité, loin d'être une expression naturelle, « est une construction sociobiographique, une pratique socialement différenciée⁴⁶ ». Selon Blöss, les transformations des dernières décennies, même si elles ont réformé les rôles, n'ont « pas fait disparaître la subordination des femmes aux tâches parentales⁴⁷ » au point où « la maternité [...] demeure dans les esprits comme plus essentielle ou plus indispensable que la paternité⁴⁸ ». En effet,

+ + +

⁴⁴ Françoise Héritier, « Construction d'un autre modèle du rapport des sexes. Peut-on le fonder sur l'absence de hiérarchie ? », Françoise Héritier (dir.), *Hommes, femmes, la construction de la différence*, Paris, Le Pommier/Cité des sciences et de l'industrie, coll. « Le collège de la cité », 2005, p. 171. ⁴⁵ Rappelons ce passage déjà cité où les personnages du récit de Jim sont précisément à chercher « des façons nouvelles de communiquer entre eux » (VC, 85) et que ces façons « ne devaient pas être du domaine de la sexualité : elles devaient être différentes, inédites et originales » (VC, 85). ⁴⁶ Thierry Blöss, *op. cit.*, p. 58. ⁴⁷ *Ibid.*, p. 60. ⁴⁸ *Ibid.*

la distinction des rôles paternel et maternel fait [...] partie de ces évidences que l'on tient pour invariables et universelles. Les qualificatifs de sens commun ne manquent pas pour souligner l'importance des différences de qualités qui existent entre un homme et une femme en matière de parentalité. Ces identités sexuelles supposées s'appuient sur des prétendues dispositions naturelles (d'autorité pour l'homme, d'affection pour la femme) qui masquent ou contribuent à reproduire une économie domestique inégalitaire⁴⁹.

Le roman de Poulin nous aide à repenser « l'idéologie de maternage⁵⁰ », en aménageant autrement les identités sexuées, les rapports hommes-femmes, de même que les liens entre adultes et enfants. En effet, il permet de penser la paternité au-delà des charges économique (le « male breadwinner model⁵¹ ») et symbolique (l'autorité, le Nom du Père), en lui intégrant davantage la charge affective. Poulin parvient ainsi à *traduire* la maternité au masculin ; or, comme il le suggère lui-même, *la traduction est une histoire d'amour*⁵².

+ + +

⁴⁹ *Ibid.*, p. 61. ⁵⁰ Alain Norvez, *De la naissance à l'école*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Les Cahiers de l'INED, Travaux et documents », 1990, cité dans Thierry Blöss, *op. cit.*, p. 63. ⁵¹ Christine Guionnet et Érik Neveu, *op. cit.*, p. 114. ⁵² Du titre du dernier roman de Jacques Poulin, *La traduction est une histoire d'amour*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 2006.